Cne
FRC
3955

LE FLAMBEAU DU PEUPLE.

Quouſque, tandem, abutere, Catilina, patientiâ noſtrâ?

C'EST aſſez long-temps voir gémir ma triſte patrie ſous des ruines qu'elles preſſent. C'eſt aſſez voir la diſcorde empoiſonner de ſon ſouffle impie tous les ordres de l'état. Réveillons-nous, mes Concitoyens ! & faiſons enfin entendre la voix plaintive des malheureux négocians & du peuple entier, victime d'une révolution exagérée & de légiſlateurs armés de fers aſſaſſins, & des torches des brigands. Obſervons, & profitons de nos erreurs récentes pour parer des maux plus grands.

Avons-nous été aſſez trompés? Conduits par des fils dont nous avons toujours ignoré les moteurs, nous avons ſans ceſſe marché envi-

THE NEWBERRY LIBRARY

MdW 6839

environnés de ténèbres, & avons été ſurpris du jour qui nous faiſoit voir les événemens dont nous avions été les cauſes ignorantes. Trompés par un prince, que le caractère & la vie paſſée auroit dû nous rendre ſuſpect, nous avons béni ſon nom exécrable. Trompés par lui & ſes vils agens, nous avons aidé ſes deſſeins impies. Il vouloit ſe placer ſur un trône qu'il auroit ſouillé. Braves Citoyens ! nous fuyons ſes complices & nous nous aſſocions à cette vile canaille ſoudoyée par lui pour détrôner un Roi trop bon & trop vertueux pour ſes peuples, & le remplacer par un monſtre de crapule.

Long-temps le jouet de ce prince mépriſable, encenſant l'idole que nous devions briſer, nos yeux avoient peine à s'ouvrir à la lumière affreuſe qui devoit les éclairer ; nous doutions encore ! La conviction nous ayant forcé à voir juſte, nous avons rougi, nous étions honteux d'avoir trempé dans des complots auſſi infames. Mais nul retour ſur nous ne nous a ſauvés de nouvelles fautes. Faut-il donc ſans ceſſe tromper, ou être plus diſpoſés à l'être ?

Vertueux, bons, & par conſéquent crédules, nous nous ſommes armés pour défendre notre vie, nos biens, notre liberté. Rien de plus noble que la preſteſſe de nos moyens, & la promptitude avec laquelle, armés du fer patriotique, nous avons purgé notre ſein des brigands qui l'infectoient. Mais devions-nous enſuite nous ſervir de ce fer pour tyranniſer & captiver le meilleur des Rois. Précédé par des brigands, & ſuivi par des canons & des traîtres, nous avons été le ſupplier de venir vivre parmi nous, il a enchaîné les bras qui pouvoient s'oppoſer à nos tentatives, & s'eſt rendu à nos ſollicitations. Mais que vois-je, grand Dieu ! Ma plume m'échappe; .... il faut éclairer : parlons.

Qui voyez-vous, ô Pariſiens ? Les auteurs des crimes qui ſe ſont paſſés ſous nos yeux. J'ai vu la couche de la compagne du Roi, baignée de ſes auguſtes larmes, & ſouillée du ſang des glaives retirés du flanc de ſes gardes. J'ai entendu des femmes, des Euménides, brandiſſant leur glaive, regretter de n'en avoir pas percé le ſein de la Reine. Mais maintenant

perçons ces myſtères d'horreur. Ces femmes n'avoient pas imaginé ce complot, elles n'étoient que les inſtrumens des bras impies, ceux qui ſe vantent ſi haut d'être vos défenſeurs. Ces perturbateurs du repos public, Barnave, d'Aiguillon, Lameth, Duport, Chapelier, &c. &c. &c. . . . étoient à leur tête. Je les ai vu à travers de leur déguiſement. J'ai reconnu leur front marqué du ſigne de la honte & du meurtre. Ils vouloient égorger vos maîtres, annuller juſqu'au nom du Roi, & libres dans leur fureur, faire de la France une république, & les bras enſanglantés ſe déclarer ſénateurs & protecteurs de ce peuple qu'ils ont égaré.

Voilà des horreurs connues. Voyez, ô mes Concitoyens! dans quel abyme on nous conduiſoit, & nous encenſerons toujours ces monſtres! & nous les chargerons du ſoin de notre bonheur! Semblables à ces peuples qui, dans leur fanatiſme, adorent des crocodiles, & ſe font honneur d'être ſaintement dévorés par leur idole.

Rougiſſons, ô François! de l'eſclavage de politique dans lequel nous tenons notre Roi.

Vous vous étonnez de cette expreſſion ; mais quelle autre peint mieux ſa poſition ! Vous lui ôtez ſes gardes, parce que vous les croyez dévoués à ſa perſonne. Un inſtant ſes ſujets ont l'air de lui permettre de les rappeler ; ils s'y oppoſent enſuite. Réfléchiſſez, François, à ces oppoſitions ! Voyez tous les droits du Souverain renverſés, le reſpect, dû à la Majeſté du trône, foulé au pied par les ſujets ; entendez le rire ſardonique des autres puiſſances, des autres peuples ! Rougiſſez. Je ne défends pas les gardes-du-corps, parce que vous n'entendriez pas leurs juſtifications. Aſſaſſinés par de vils renégats, déguiſés & ſuivis de femmes de la lie du peuple, voyant les jours du Monarque & de la Reine en danger, ayant devant les yeux le fer parricide, ils ont ſervi de bouclier à leur maître.

Vous les blâmez aujourd'hui ; un jour vous les admirerez. Votre amour pour le Roi & ſa Famille ſe réveillera en vous, & vous envierez le ſort de ces martyrs, tombés ſous vos coups. Je ne prends pas leur défenſe ; je le répète encore, & je dis qu'il eſt odieux que le

ſoupçon de leur fidélité vous empêche de les laiſſer près du Roi. Vous vous élirez donc en géoliers, la porte du Louvre n'eſt donc plus qu'un guichet ? O mes amis ! eſt-ce là la confiance que nous devons à celui que nous appelons notre père ! Il pouvoit fuir devant notre armée ; il ne l'a pas fait ; il pouvoit la combattre ; ſon cœur en auroit ſaigné. Il eſt venu ſe donner à vous .... Vous confier ſa femme & ſes enfans ! & le lieu de ſa demeure eſt par vous converti en priſon....! Hériſſés de ſoupçons & entourés d'un doute qui outrage également le Souverain & ſes ſujets.

Voilà des reproches affreux que la poſtérité nous fera..... Eſſayons de laver nos fautes, quand il eſt encore temps ; mais.... je m'égare. L'indignation d'avoir été trompé, me fait toujours paſſer le but que je m'étois preſcrit. Je reviens ſur mes pas, & vais vous découvrir les moyens de les réparer.

Pluſieurs claſſes d'hommes ſont utiles dans un royaume. Le paiſible laboureur qui cultive nos champs, donne des défenſeurs à l'état & du grain à ſes freres. Enſuite le riche com-

merçant, qui fait abonder dans sa patrie les productions de l'étranger, & y verse les trésors du nouveau monde. J'ajouterai l'homme riche & libre, qui sacrifie sa fortune à défendre sa patrie, qui verse son sang presque gratuitement à la tête de nos troupes, & qui, de retour dans ses foyers, occupe ses habitans inactifs, soulage les infirmes, est utile à tous. Cet homme, dans la capitale, fait fleurir le commerce & verse dans la bourse du marchand l'argent qu'il recueille dans sa terre.

Il existe une autre classe d'individus, sangsues du peuple & des grands, jaloux de tous les ordres, dangereux pour tous, & qui, ne pouvant s'élever à la considération du noble, de l'honnête commerçant, ni du laboureur, cherche à les rabaisser tous pour s'égaler à eux. Je veux parler des philosophes, de l'avocat, des abbés & de tant d'autres individus dont nous sommes sans cesse les victimes. Méprisable par essence, pressurant le laboureur dont il est éloigné, & le commerçant qui se passe de lui, il a des intérêts différens de tous, il ne devroit pas être admis à faire nos loix. Et ce sont

cependant ces reptiles qui, abreuvés du venin qu'il épanchent, menent tout, détruisent tout, reçoivent l'argent de l'anglois qui nous méprise, en fomentant nos désordres, & jettent dans notre monarchie la division pour profiter de la subversion du royaume ; comme ils profitent des querelles des cliens, ils ont fait des prosélytes qui, méprisables & depuis long temps méprisés comme eux, cherchent à mettre en lambeaux la France pour s'élever sur les membres palpitans des victimes immolées à leur rage.

Barnave a voulu trahir nos maîtres, & mépriſé dans sa patrie, n'a été choisi que pour des apparences mensongères d'un talent dangereux chez les traîtres.

Chapelier étoit craint à Rennes par les honnêtes bourgeois; il a toujours sacrifié les intérêts du peuple à son avidité, & ne l'épouse que pour le mieux presſurer quand il l'aura accablé & trahi.

Mirabeau, Meſſieurs..., ne parlons pas de ce monstre. Maudit des siens, mépriſant le peuple, qu'il a trompé, chargé de décrets &

flétri de toutes les manieres : voilà l'homme qui veut prendre nos intérêts.

Les Lameth, qui toujours ont abusé de la faveur, dont l'un par sa bassesse a séduit la fille & le père, & ne lui a montré que mépris jusqu'au moment où, populaire par calcul, il s'est retourné vers le peuple qu'il méprise, pour insulter à la noblesse dont il est méprisé. C'est lui, je le répète, qui s'est montré en même temps assassin & parricide dans la scène infâme dont notre Reine a pensé être la malheureuse victime.

Je me tais sur les autres. O mes Concitoyens, serons-nous plus long-temps le jouet de la crapule du barreau & des objets du mépris public ? Une assemblée guidée par de tels gens peut-elle nous promettre le bonheur ? Lisons dans nos ames. Voyons le tableau de notre triste Patrie. Le commerce éteint, nos femmes & nos enfans réduits à demander après avoir donné. Les travaux de notre jeunesse perdus par les malheurs du moment ; les faillites fréquentes de nos confreres. Jetons nos regards plus loin, nos Colonies prêtes à se donner à

l'Etranger ; les droits ſacrés des Provinces enfreints ; tous les liens qui tenoient les riches à nous & nous aux riches, mutilés & briſés par les indignes ennemis du bien public. Voyez de plus près la lenteur de leurs opérations, & par leur opération même, la banqueroute totale ravager notre Capitale & nos Provinces. Attendez-vous cet inſtant, ô mes compatriotes? Attendons-nous que nous ſoyons au fond du précipice, pour y jeter les yeux! Si ces Légiſlateurs avoient voulu notre bien, ils auroient réformé les abus ſans mettre le Royaume en cendres. Armons-nous du fer qu'ils nous ont donné ; volons à l'Aſſemblée, chaſſons-en ces monſtres ; mais ne les frappons pas, les erreurs ſeroient affreuſes, & d'ailleurs, nos mains vertueuſes ne doivent point ſe tremper dans le ſang des François. Volons donc aux pieds du Roi, eſpérons tout de lui, il n'a jamais rien refuſé à ſes enfans. Supplions-le de la diſſoudre ou d'en chaſſer ces tyrans. Mais pour ne pas laiſſer renaître les abus, voilà les demandes qu'il faut lui faire.

1°. La reſponſabilité des Miniſtres, l'abolition éternelle des lettres-de-cachet.

2°. Des Etats provinciaux qui percevront par leurs mains les impôts, pour les verſer dans le Tréſor-Royal, ou caiſſe Nationale.

3°. La répartition abſolument égale des impôts ſur toutes les claſſes de citoyens ſans exception, & une contribution extraordinaire du Clergé pour aſſurer le ſort de la dette publique, & rendre indiſponible les banqueroutes.

4°. Que le Roi ſoit ſupplié de pardonner à ſon peuple des vexations qui lui ont été infligées, & d'établir deux compagnies de mouſquetaires à l'inſtar des anciennes, l'une compoſée des bourgeois de la Capitale, & l'autre de ceux des provinces ayant une certaine aiſance.

5°. Supplier le Roi de faire ſa réſidence dans ſa bonne ville de Paris, & de rappeler ſur-le-champ, par un manifeſte, les riches expatriés près de ſa perſonne, afin de faire fleurir le commerce, & rendre le courage aux Commerçans.

D'après cela, je me jetterai avec confiance dans les bras du Monarque. Ses vertus nous

652

répondent du bien qu'il fera. Le commerce fleurira ; les émigrans rentreront ; la France se calmera, les perfides anglois perdront leurs espérances ; les colonies nous resteront ; la banqueroute ne sera plus à craindre ; les suppots de la chicane perdront l'espoir de nous avilir ; les provinces deviendront tranquilles, les propriétés seront respectées ; & nous serons bénis de nos descendans qui ne nous reprocheront plus notre crédulité & nos erreurs.

Je néglige de parler d'une idole dangereuse, mais bientôt démasquée. Fourbe avec assurance, manquant du courage qui fait entreprendre, & de la suite qui fait réussir. Catilina moderne, au-dessous des événemens qu'il n'a jamais su prévoir, & par lesquels il est mené ; trop faux pour ne pas tromper facilement un peuple franc & bon, & trop médiocre pour ne pas dévoiler incessamment lui-même sa turpitude & sa bassesse.

O mes concitoyens, j'ai démasqué les vices : puisse le bonheur de mon pays en être la récompense !

FIN.